

ALAIN BADIOU, JEAN-CLAUDE MILNER

CONTROVERSE

Dialogue sur la politique
et la philosophie de notre temps

Animé par Philippe Petit

ÉDITIONS DU SEUIL

25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

ISBN 978-2-02-109462-6

Éditions du Seuil, octobre 2012

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Extrait de la publication

Non réconciliés

par *Philippe Petit*

Deux monstres, deux intelligences françaises souvent décriées, et jamais pour les mêmes raisons. Ils se sont rencontrés en 1967, durant les « années rouges » à Paris. L'un était alors professeur de lycée, l'autre revenait d'un séjour d'un an au MIT. Le premier est aujourd'hui le penseur français le plus lu à l'étranger, l'autre, qui l'est peu, s'est imposé dans l'Hexagone comme une figure intellectuelle d'envergure.

Tous deux partagent un amour inconditionnel de la langue française et de sa dialectique particulière. Ils n'avaient pas confronté leurs parcours et leurs idées depuis leur rupture en 2000. Elle faisait suite à un article d'Alain Badiou paru dans *Libération*, qui avait déplu à Jean-Claude Milner. Il y raillait la trajectoire de Benny Lévy (1945-2003), un ancien compagnon d'armes et ami de Milner, passé, comme on sait, ou comme il le disait lui-même, de « Moïse à Mao et de Mao à Moïse ». Ils ne s'étaient jamais vraiment entretenus de leurs divergences de façon aussi frontale.

L'échange que le lecteur va découvrir entre Alain Badiou, né en 1937 à Rabat, et Jean-Claude Milner, né en 1941 à Paris, n'allait donc pas de soi. Il était susceptible de prendre fin au gré des circonstances. Il fut donc convenu, avec l'un et l'autre, qu'il serait mené jusqu'à son terme. Qu'on ne le laisserait pas s'installer dans des faux-semblants, et qu'il porterait autant

sur les questions de notre temps que sur le dispositif de pensée de l'un et de l'autre. Qu'il serait une occasion d'organiser sur la durée leurs démêlés, de s'expliquer sur leurs présupposés. Et qu'il devait fournir à la lecture un inventaire des différends qui opposent celui qui parle à celui à qui il parle, sans jamais perdre de vue ceux à qui ils s'adressent.

Pour ce faire, il fallut organiser un protocole. Il fut décidé de nous rencontrer quatre fois, entre janvier 2012 et juin 2012. Les trois premières séances se passèrent sur canapé et fauteuil. La dernière autour d'une table. J'en avais fait la demande afin de varier le mode d'interlocution et d'étaler mes feuilles – en réalité, pour moduler au plus près le dialogue. Jean-Claude Milner craignait avec ironie d'être « dévoré » par le système, comme Kierkegaard par Hegel. Est-ce la table ? Est-ce la nature des thèmes abordés ? La dernière séance fut de loin la plus détendue. La conversation – c'en était une – fut menée à fleurets mouchetés.

Ces rencontres avaient été préparées au cours d'un déjeuner où fut adressé un bref récapitulatif des points de friction entre les deux penseurs. L'infini en était un, l'universel et le nom juif aussi ; mais la discussion tourna assez vite en revue de presse internationale de haute tenue.

La scène aurait pu avoir pour décor la bibliothèque d'une ambassade. Elle s'est déroulée dans un restaurant près de Notre-Dame. Alain Badiou et Jean-Claude Milner venaient de reprendre langue. Ils ont ce jour-là échangé leurs points de vue sur l'Allemagne et l'Europe, les campus américains et la vie politique française, mais ils n'ont pas évoqué le Proche-Orient. Peu importe : le dialogue avait été renoué entre eux, tant sur des points théoriques qu'autour d'analyses concrètes. Il ne restait plus qu'à l'orienter et à le tempérer pour éviter qu'il ne tourne mal.

Les séances durèrent trois heures chacune et se déroulèrent comme convenu. L'épreuve de la relecture fut particulièrement féconde. Chacun des auteurs relut et corrigea sa partie, sans rien modifier du rythme des échanges, mais en précisant certaines formulations.

Le passage de la parole à l'écrit resserra les arguments de chacun et intensifia encore le propos. La construction finale respecte néanmoins le ton de la conversation, alternant de longs développements et des réparties plus vives et saccadées. Elle traduit la qualité de l'écoute, l'étonnement, le désir de convaincre qui s'étaient fait jour à l'oral.

Car s'il n'est pas de réflexion sans division interne au sujet et externe à lui, comme il n'existe pas de violence qui ne soit à la fois subjective et objective, il n'est pas de dialogue vrai sans que soient convoqués les présupposés et la méthode de chacun des interlocuteurs. Il ne suffit pas de s'opposer, encore faut-il convaincre et, lorsque cela ne peut advenir, il ne suffit pas de se justifier, il faut savoir s'expliquer sur ce qui fonde ses arguments. C'est, je crois, ce qu'ont parfaitement réussi Alain Badiou et Jean-Claude Milner dans ce dialogue. Ils ont polémique, parfois durement – au point de souhaiter ajouter un post-scriptum relatif à ce qui les taraudait le plus, à savoir leur position respective sur l'État d'Israël et sur la situation des Palestiniens –, ils se sont affrontés sur des questions centrales touchant par exemple au statut de l'universel et du nom juif, de la mathématique, de l'infini, mais ils ont aussi croisé leur jugement, ou plutôt harmonisé leur pensée, sur nombre de points concernant l'héritage des révolutions, l'œuvre de Marx, le droit international, les soulèvements arabes, la situation historique de la France, le rôle de la gauche parlementaire, le candidat « normal », le mouvement des Indignés, l'héritage de Nicolas Sarkozy, et bien d'autres points encore.

Ils se sont mis, en quelque sorte, d'accord sur leur désaccord et n'ont pas craint de s'accorder sur le reste. Il le fallait, pour ne pas céder à la facilité, et ne pas donner l'impression que gisaient ici et là quelques sous-entendus susceptibles de laisser croire à une entente cordiale visant à mettre en scène avantageusement leurs deux parcours. Car c'est un point acquis de l'histoire intellectuelle française qu'elle n'est comparable à aucune autre. Elle n'est pas supérieure aux autres, elle ne témoigne pas d'une indifférence à l'étranger, mais elle est animée par son propre principe de division. C'est ainsi que Descartes – ce chevalier français – n'est pas plus français que Pascal, et que Rousseau, dans sa langue, ne l'est pas moins que Voltaire, n'en déplaise à Péguy et à tous ceux qui désespéraient de trouver une formule pour définir l'esprit français, dont Nietzsche voulut à tout prix capter le léger caractère.

De cet essentialisme absurde, il n'y a rien à attendre. Mais il convient de prendre la juste mesure de ce qui distingue l'histoire intellectuelle française quant au style et à la pensée. Sartre fut à la fois un doctrinaire implacable et un analyste hors pair des tensions politiques, un prosateur dans la tradition des moralistes français et un intellectuel engagé au sens fort du terme. Alain Badiou est un philosophe intégral, apôtre de la phrase claire et conférencier de talent ; à la fois prosateur et fidèle à ses engagements. Son père, qui fut résistant et commentait devant son fils, sur une carte affichée au mur de son bureau, les avancées des armées alliées avant de devenir maire de Toulouse après la Libération, fut son premier mentor. Sartre et Althusser furent ses premiers maîtres, et les agitateurs publics qu'ont été les philosophes des Lumières, ses constants inspireurs. Il n'est pas une ligne de son œuvre qui ne soit redevable de ces traditions multiformes auxquelles il faudrait ajouter les noms de Platon et de Lacan, qui nouent son idée de la vérité et sa conception du sujet.

On ne peut rien comprendre au déploiement de son œuvre, à sa métaphysique et à sa récente entrée dans le débat public si on ne l'interprète à l'aune de cette histoire. Ce qui fait qu'Alain Badiou est aujourd'hui un penseur global, un philosophe international aussi connu en Argentine qu'en Belgique, en Grèce ou en Californie, tient à cet héritage autant qu'à sa capacité à le tenir à distance. Car le décalage est grand entre la manière dont il est perçu sur les rives de la Seine et celles de la Tamise. S'exprimant en langue anglaise partout où le besoin s'en fait sentir, traduisant en anglais ce que Beckett s'était évertué à exprimer en français, il mesure à quel point le rôle qu'il joue ici ou qu'on lui fait jouer ailleurs ne correspond pas à la situation qui est la sienne.

Bien que différente, l'empreinte laissée par la guerre sur la formation de Jean-Claude Milner fut elle aussi déterminante. Son père, un Juif d'origine lituanienne, était un habitué de Montparnasse. C'était un bon vivant, avare de ses souvenirs, taiseux sur son emploi du temps. Il fut dénoncé par une voisine pendant les années d'occupation et échappa au pire en s'engageant au STO. Mais il ne comprit que vers quinze ans, et par recoupement, qu'il était juif, son père considérant que le mot n'avait guère de sens, sinon dans la tête des antisémites. Sa tante, elle, a disparu au ghetto de Varsovie. Une proche amie de ses parents, qui revint en 1946, avait été déportée à Auschwitz.

Cette histoire a pesé sur ses années d'apprentissage et a eu de profondes incidences sur son parcours intellectuel, mais pas au point d'empêcher l'adolescent de vivre, de s'enticher de romans frivoles, de se complaire à la lecture de Rosamond Lehmann, d'être totalement envahi par ce silence paternel.

Il ne faut pas s'en remettre trop vite à la vignette personnelle. Et il serait inopportun de réduire cette controverse à une simple différence de tempérament ou d'histoire personnelle.

À moins d'admettre que le biographème, ou la protohistoire, recouvre la courbe de vie, comme la température, le silence des organes ; ou que la contingence est toute, et que le choix originel n'est rien ; que les déterminations sociales sont un absolu, et l'« insondable décision de l'être » (Lacan) une lubie de psychanalyste. Il y a bien, dans le cas de Jean-Claude Milner et celui d'Alain Badiou, des cadres explicatifs qui s'enracinent dans la prime enfance ou la jeunesse. Mais il ne faut pas forcer le trait. La tumultueuse liaison entre Sartre et Camus ne se réduit pas à une brouille entre un petit bourgeois parisien aux cheveux bouclés et un enfant pauvre jouant au foot avec les gosses de Mondovi en Algérie, pas plus que la houleuse amitié de ces deux épigones de Mai 68 ne saurait être réduite à un combat titanesque entre le père glorieux du premier et le père fantasque du second – sans parler des mères, qui ne feraient que corroborer l'analyse.

Penser qu'une vie peut salir une œuvre ou la grandir relève d'un esprit procédurier, certainement pas d'une pensée inspirée. Elle impose de façon éhontée le point de vue de la mort sur la vie. Elle rend opaque ce qui peut advenir de ces deux grands vivants dont l'œuvre n'est pas achevée, et qu'on aurait tort de figer dans la glaise. Jean-Claude Milner, qui avoue dans *L'Arrogance du présent* (2009) avoir satisfait au « devoir d'infidélité », est bien placé pour le savoir. Le choix qu'il fit d'épouser la linguistique structurale plutôt que la philosophie, tout en éprouvant une franche admiration – partagée par Alain Badiou – pour Lacan et Althusser, pèse encore aujourd'hui. Il marque une orientation inaugurale qui fut pour lui une manière singulière d'entrer dans la langue française, d'en supporter les silences, de recueillir les mots de la Révolution française, et de ne pas devenir le « domestique du présent ». Lequel n'est autre à ses yeux que le porte-voix de la société illimitée, ou, si l'on préfère, le symptôme du progressisme

béat, qui n'a d'égard pour les faibles qu'à la condition qu'ils demeurent à leur place et ne dérangent pas trop son appétit de pouvoir, de conquête et de domination masquée.

Ce choix originel désigne en tout cas l'horizon de ce dialogue quant au destin de la langue française, laquelle est pour Jean-Claude Milner aujourd'hui « une langue morte », comme l'histoire de France est pour Alain Badiou « à bout de course ». Car s'il est un domaine sur lequel nos deux interlocuteurs se sont accordés, reconnus, rejoints, et ce n'est pas un hasard, c'est celui qui porte le nom de « France », dont l'histoire s'effacerait – pour parodier Michel Foucault – « comme à la limite de la mer un visage de sable ». Au point de céder la place, sur cette plage désormais sans visage, à un nom séparateur, « Français » en l'occurrence, « auquel individus et groupes ont l'obligation d'être le plus possible semblables pour mériter une attention positive de l'État » (Alain Badiou). Ou bien, signant alors le secret de la tranquillité promise sur cette plage débarrassée du nom « France » : la revanche de l'« esprit soixante-huitard » qui « s'est fait le meilleur allié de la restauration » (Jean-Claude Milner).

Tel fut donc l'aboutissement de ce dialogue qui dresse un bilan de notre histoire récente. Qu'il s'agisse de la gauche et de la droite, dont Jean-Claude Milner pense qu'elles ne se définissent pas par des « valeurs », de l'héritage de Nicolas Sarkozy, de la spécificité de la machine gouvernementale française, qui ne fonctionne que sous condition de la réconciliation des notables, de la mort annoncée de l'intellectuel de gauche, c'est toute une série d'oppositions factices qui vole ici en éclats sous les coups de boutoir de l'échange. Il n'est pas jusqu'à l'opposition des modernes et des antimodernes qui ne soit rendue obsolète.

Ayant quitté l'un et l'autre la planète morte de la révolution, par des voies certes différentes, ils ont aperçu que la révolution

relevait désormais de la tradition. Sa fin signe la fin de sa destination, mais certainement pas la fin de cette fin. Il est donc enfin possible, à la lecture de cet entretien, d'être moderne sans mépris de la tradition, comme l'écrit Michel Crépu à propos de Chateaubriand. Le devoir de transmission étant garant du futur, il n'est même plus besoin d'opposer le passé à l'avenir pour le faire exister. Le classique n'est plus celui qui s'oppose à la révolution ou au progrès, il n'est pas celui qui recycle le passé dans un folklore aussi vain qu'ennuyeux, il est celui qui le reconfigure, lui restitue son lot d'expériences et d'échecs pour donner sa chance à l'invention. De quelle chance s'agit-il ? C'est ici que les classiques divergent. Et on ne s'étonnera pas de retrouver en conclusion un motif qui parcourt l'ensemble de cet échange musclé qui s'ouvre sur le rappel d'une polémique originare.

Car Jean-Claude Milner et Alain Badiou n'ont pas quitté la planète révolution sur le même vaisseau. Et il n'y a pas de commune mesure entre la sortie de la vision politique du monde chez Jean-Claude Milner et la poursuite de celle-ci chez Alain Badiou. C'est donc d'abord à une lecture du siècle des révolutions, comme disait Antoine Vitez, du siècle du communisme, que cet échange nous convie, une lecture à deux voix, qui permet de déplacer ou d'interroger – c'est selon – l'approche antitotalitaire autant que l'approche séquentielle qui considère qu'à l'échec du cycle des révolutions succéderait une période « intervallaire » susceptible de voir se refonder une vision émancipatrice de l'Histoire.

De ce point de vue, l'échange fait suite à une discussion ancienne qui prit un tour inédit à l'occasion de la parution de *Constat* en 1992, livre qui marqua un tournant majeur dans le parcours de Jean-Claude Milner. Elle portait alors sur l'opacité du nom politique et sur le statut de l'infini, tel qu'il était arrimé à l'enthousiasme révolutionnaire, au progrès

induit par la Révolution française. Le rejet par Milner des conduites du maximum, dorénavant disjointes à ses yeux et de la rébellion et de la pensée, frayait le chemin d'une discorde qui ne s'est jamais démentie. Le scepticisme de l'auteur de *La Politique des choses* n'a cessé depuis lors de se heurter à la passion doctrinale du philosophe Alain Badiou.

Cette entame de discussion ne pouvait rester lettre morte. Après la mort de Guy Lardreau, en 2008, Jean-Claude Milner renoue avec Alain Badiou, qui aura trois ans plus tard l'idée de cette *disputatio*. Comment en reprendre le cours ? Quelle assise donner à cette question, dès lors qu'elle était adressée à cet autre qui désirait encore « changer le monde » ? Osons la lucidité et la prudence ! disait l'un. Osons émettre des hypothèses ! disait l'autre. Devant une telle alternative, il fallait bien que l'amoureux de Lucrèce se frotte à la cuirasse de l'héritier de Platon. Ses arguments minimalistes, en effet, n'étaient-ils pas une manière de défi adressé aux propositions maximalistes de l'auteur de *Logiques des mondes* ? De même, l'« hypothèse communiste » de ce dernier témoignait pour un ultime assaut lancé contre les renégats de la « nouvelle philosophie » qui, dans le cas de Jean-Claude Milner, endossait l'habit non d'un renoncement à la pensée mais de l'anti-philosophie, ou, pour être plus précis, d'un pragmatisme subtil associant chez lui le rejet farouche de la violence au nom des massacres de l'Histoire et une lucidité crue sur les embardees héroïques de son interlocuteur. Avant que le nom juif – et ce qui en découle quant au statut de l'universel – ne vienne s'interposer et relancer la querelle, cette fois-ci pour de bon.

Il était nécessaire de la relancer et d'en préciser les enjeux. Il fallait qu'elle fût rapportée à un trajet qui ne pouvait être établi qu'au travers de ce qui constitue le dispositif de pensée de ces deux enfants de la guerre. Par dispositif, il faut entendre

un peu plus qu'un appareillage ou une armure ; lorsque deux classiques se rencontrent, lorsqu'ils discutent du temps à venir, ce n'est pas du mariage homosexuel dont il est question mais du type d'accès qu'ils ont au réel. Lorsque Jean-Claude Milner dit : « Je n'ai pas d'ontologie affirmative », et qu'Alain Badiou lui répond qu'il peut y avoir une convergence locale entre une ontologie affirmative et une « ontologie dispersive », étant donné que dans les deux cas le monde s'offre à nous sous l'allure de la multiplicité, il ne faut pas sous-estimer la portée de l'échange. Il inaugure la divergence massive qui se déploie au rythme de cette controverse ; il installe une reconnaissance qui, pour être commune au départ, ne vaut que par ses conséquences, par l'aventure de pensée qui engendre le différend et le nourrit, afin de dérouler la formule : « Le xx^e siècle a eu lieu. » La crise de la politique classique en est la preuve. Là-dessus ils convergent, il est amusant de le constater, mais l'interprétation que chacun en donne diffère. Chez Jean-Claude Milner, le noyau dur de la politique c'est la mise à mort possible, la survie des corps. Tandis que chez Alain Badiou, c'est le « processus historique de la corrélation collective entre égalité et liberté », et aussi le possible retour à l'intelligibilité des massacres.

La mésentente à propos du « terrible xx^e siècle » et ses suites est ainsi totale. Le deuxième film de Jean-Marie Straub et de Danièle Huillet, sorti en salles en 1965, s'intitulait *Non réconciliés*. En allemand : *Nicht versöhnt*. Ce titre convient parfaitement à ces deux intelligences qui ont parcouru le siècle précédent à grandes enjambées. Il dit assez bien leur désir de ne pas solder leur expérience à bas prix. Comme si la violence de ce siècle irriguait encore leur pensée du moment. Et qu'il leur incombait à tous deux de faire savoir au public qu'ils ne s'accommoderaient pas d'un présent humilié ; qu'il était important de se demander si la petite bourgeoisie

NON RÉCONCILIÉS

intellectuelle avait encore un avenir ; qu'il existait au moins deux manières d'interroger sa sortie de l'Histoire, définitive pour Jean-Claude Milner, provisoire pour Alain Badiou, et qu'il était possible de cultiver l'écart entre deux conceptions voisines, et néanmoins antagoniques, de la transmission.

Deux monstres, disais-je, que tout sépare, et que nous avons réunis. Deux authentiques non réconciliés qui n'ont rien perdu de l'esprit de dispute, qu'ils n'entendent pas épuiser de si tôt, et qui scrutent le monde qui vient armés de cette vision partagée : « Pour finir encore. »

Philippe Petit, septembre 2012

Une polémique originale

PHILIPPE PETIT : *Alain Badiou et Jean-Claude Milner, je suis très heureux de mener cette conversation entre vous. Je connais votre méfiance commune envers la « baraque médiatique ». Je connais votre propension à vouloir vous extirper d'un certain consensus. Mais cela n'efface pas de profondes différences entre vos parcours intellectuels et vos conceptions du monde. Je pense surtout à votre approche de la politique en général, et de Platon en particulier, à votre conception de l'histoire, de l'universalité, du « nom juif » ; je pense à votre lien ou non-lien aux mathématiques ; et aussi à la question du sujet et de l'infini. Car je crois que, sur la fin du cycle des révolutions, sur la fonction de la gauche aujourd'hui ou la place de la France dans le monde, il n'y a pas de mésentente entre vous. J'aimerais donc que ce dialogue soit l'occasion de préciser les contours de ces différences ou rapprochements. J'aimerais aussi qu'il ne soit pas simplement l'occasion de prolonger une guerre de positions, mais d'approfondir vos pensées respectives. L'adjectif « radical » est devenu aujourd'hui une commodité de langage servant à désigner tous ceux qui se détournent du bulletin de vote ou ne réduisent pas la pensée au commentaire du monde comme il va. Aussi, avant d'aborder toutes ces thématiques, pouvons-nous commencer par rappeler les conditions de votre rencontre, votre parcours commun et personnel.*

ALAIN BADIOU : Notre rencontre date d'un passé assez lointain. C'était à propos de la revue *Cahiers pour l'analyse* [1966-1969], dont Jean-Claude Milner était l'un des fondateurs. J'ai travaillé pour cette revue plus tard, grâce à la médiation de François Regnault. C'est à ce moment-là que Jean-Claude Milner et moi avons fait connaissance et que nous avons commencé à discuter. Ce fut le temps de la rencontre, mais celui des contradictions est venu presque immédiatement. En effet, nos engagements et nos réactions respectives au moment de Mai 68 et de ses conséquences, notamment nos positions par rapport à l'organisation « Gauche prolétarienne » [1968-1970], ont été fort différents. On ne va pas revenir sur le détail de cette histoire, mais il est intéressant de constater qu'à peine nous étions-nous rencontrés que la contradiction la plus vive se mêlait à l'apparence d'un travail commun.

JEAN-CLAUDE MILNER : C'était une discorde importante.

A. B. : Une discorde très importante avec des textes et articles sévères de part et d'autre. Déjà la polémique est à l'ordre du jour. C'est intéressant qu'elle soit presque originaire.

P. P. : *De quel ordre était cette polémique ?*

J.-C. M. : De façon anecdotique, je note un premier désaccord sur la question de savoir si, après Mai 68, nous allions ou pas continuer les *Cahiers pour l'analyse*. J'étais pour que nous ne les continuions pas, alors qu'Alain Badiou envisageait la possibilité de les continuer. L'exemple qu'il avançait alors était celui du piano, tel que l'analysaient certains doctrinaires de la Révolution culturelle chinoise : il y a, disaient-ils, un usage révolutionnaire du piano ; on peut donc poursuivre la pratique du piano afin de servir la Révolution.

A. B. : Et comme les *Cahiers pour l'analyse* étaient un excellent piano, sur lequel jouaient Jacques Lacan, Jacques Derrida, Serge Leclair, Louis Althusser, et j'en passe...

J.-C. M. : Ma position était liée à la conviction, que j'ai toujours eue, que si l'on fait une chose, on la fait dans sa forme complète, et si cette forme complète ne répond plus à la conjoncture, alors on arrête.

À ce premier discord s'ajoute une manière totalement différente d'entrer dans le maoïsme. Badiou a toujours eu à l'égard du maoïsme – en tout cas j'en avais le sentiment – un rapport fondé sur une familiarité voulue, travaillée, réfléchie, avec les textes chinois (ceux de Mao et ceux des divers participants à la Révolution culturelle), alors que moi, ce qui m'intéressait, ce n'était pas la Chine, à laquelle j'étais finalement assez indifférent. Ce sont donc deux entrées tout à fait différentes.

Le troisième point de divergence, c'est un rapport différent au marxisme, me semble-t-il. Ce qui m'intéressait dans la Gauche prolétarienne, c'était l'idée que le marxisme était arrivé à une étape nouvelle – la troisième – qui entraînait des déplacements, en fait la fin du marxisme-léninisme, alors que Badiou était plutôt sceptique sur ce point. Je me souviens d'articles dans lesquels il critiquait sévèrement la notion de nouvelle étape, de troisième étape, etc. Le paradoxe veut que l'un et l'autre soyons entrés dans le maoïsme à la suite de Mai 68, mais nous n'y sommes pas entrés de la même manière. En fait, nous y sommes entrés de manière opposée et avec des choix organisationnels opposés. Ce qui a déterminé la suite – cela s'est révélé plus tard –, ce sont des appréciations complètement opposées concernant la personne de Benny Lévy. Celui-ci était le dirigeant de la Gauche prolétarienne ;

il a suivi l'itinéraire que l'on sait. Badiou a critiqué le point d'arrivée comme révélant que quelque chose était erroné dans le premier temps du parcours.

A. B. : J'ai en effet perçu qu'il y avait une cohérence, presque explicite d'ailleurs, entre la manière dont les dirigeants de la Gauche prolétarienne se sont ralliés au maoïsme et la manière dont, par la suite, ils ont abandonné non seulement le maoïsme, mais également toute perspective concernant l'action révolutionnaire organisée, le motif communiste, et même, en bout de course, la politique tout court. La figure qu'a prise leur abandon de la politique active à partir de la dissolution de la Gauche prolétarienne en 1972 a, rétroactivement, entièrement légitimé à mes yeux le sentiment que j'avais que leur ralliement au maoïsme était largement, si l'on est modéré, une fiction transitoire, et, si l'on est dans le style de l'époque, une imposture. C'est la raison pour laquelle Jean-Claude a raison de dire qu'il y a, entre lui et moi, une continuité qui va de la différence inaugurale d'entrée dans le maoïsme aux contradictions encore plus vives qui ont résulté de ce que fut, pour les dirigeants de la Gauche prolétarienne, la sortie du maoïsme.

Ce qui est assez curieux, c'est que dans cette histoire, à chacune des étapes, le radicalisme extrême – en tout cas c'est ma perception – est plutôt du côté de Jean-Claude Milner. Je me suis toujours fait de moi-même l'image d'un modéré. Dès le début je pense que nous pouvons opérer une synthèse entre la continuation des *Cahiers pour l'analyse* et les conséquences de Mai 68, ce que ne pense pas Jean-Claude Milner. Ensuite, je pense que le maoïsme est une inflexion créatrice de la vaste histoire de la pensée et de l'action communistes, alors que Jean-Claude Milner affirme que c'est une étape absolument nouvelle et sans précédent. Et à la fin je pense que

nous pouvons continuer l'entreprise politique émancipatrice et la philosophie qui l'accompagne, alors que Jean-Claude Milner pense que tout cela est bon pour la ferraille.

J.-C. M. : Il est clair qu'il y a une différence de conception concernant la notion de synthèse. Sans du tout attribuer à Badiou l'usage de la trop fameuse trilogie « thèse, antithèse, synthèse », je crois cependant discerner chez lui un moment de la synthèse, une volonté synthétique qui se retrouve, de manière récurrente, sous des formes diverses. Dans le rapport entre la politique et la philosophie : « on peut penser la politique par le biais de la philosophie », alors que je pense qu'on peut penser la philosophie, mais pas par le biais de la philosophie ; de même sur le rapport de la philosophie et de la mathématique, et je pourrais prendre d'autres exemples. Par contraste, mon abord est toujours un abord séparateur ; je peux aménager des homologies entre des discours différents, mais ces homologies ne sont pas des synthèses.

P. P. : Sans doute. C'est ce qui explique que vous ne partagez pas avec Alain Badiou le sentiment qu'on assisterait de nos jours à un « réveil de l'histoire », même si vous êtes très attentif aux soulèvements arabes et aux conséquences mondiales de la crise économique de 2008. Mais ce différend sur la synthèse n'épuise pas vos différences ou convergences à propos de Marx dont la lecture aujourd'hui semble à nouveau nécessaire au vu du rôle dévolu à l'État comme fondé de pouvoir du capital.

J.-C. M. : Je crois qu'une chose saute aux yeux : c'est que le noyau de l'analyse marxiste classique est revenu à l'ordre du jour. Autrement dit l'alternative, appelons-la libérale, en tout cas économiste stricte, s'est effondrée sous nos yeux.

Pour comprendre ce qui se passe, il est clair que le recours au noyau dur de l'analyse marxiste classique est de loin le plus efficace. L'autre question est de savoir si ce qui s'est passé sous nos yeux dans ce qu'on appelle les « révolutions arabes » correspond ou non au modèle marxiste de ce qu'on appelle une « révolution », mais c'est un autre problème.

A. B. : Sur ce point je suis plutôt d'accord avec Jean-Claude Milner. Sur ce qui structure aujourd'hui l'histoire générale du monde, la crise et tout ce qui va avec, il existe une espèce d'évidence marxiste, c'est indubitable. Nous assistons à un retour spectaculaire de l'efficacité analytique du marxisme. Il est vrai qu'un certain « marxisme » avait été pendant longtemps intégré par l'idéologie générale. Des thèses qui, quand j'étais écolier, étaient encore sévèrement critiquées par les professeurs et dans les manuels, comme le primat de l'économie, son caractère déterminant, etc., étaient devenues au fil du temps des thèses consensuelles, des banalités de la discussion idéologique. Aujourd'hui, c'est un peu différent. Ce qui nous est rappelé est bien plus précis. Il s'agit du caractère cyclique des crises, de la possibilité de certains effondrements systémiques, de la relation entre le capital financier et le capital industriel, de la fonction salvatrice de l'État dans les périodes de crise – les gouvernements comme fondés de pouvoir du capital – et aussi de l'horizon de guerre que tout ceci peut impliquer. Tous ces phénomènes sont pensés par un marxisme analytique, revu et approfondi. Mais quant à déterminer quelles sont les conséquences de type politique qu'on peut tirer de ces constats analytiques, quand il s'agit de savoir si les processus émeutiers, révoltés, massifs, auxquels on assiste ici ou là dans le contexte de la crise, dessinent ou non des perspectives analogues à celles qu'envisageaient les politiques qui se réclamaient du marxisme, c'est une autre

Philippe Petit

La Cause de Sartre
PUF, 2000

La France qui souffre
Flammarion, 2008

PRINCIPAUX LIVRES D'ENTRETIENS

Rony Brauman
Humanitaire, le dilemme
Textuel, 1996

Jean Baudrillard
Le paroxyste indifférent
Grasset, 1997

Henry Rousso
La hantise du passé
Textuel, 1998

Paul Virilio
Cybermonde, la politique du pire
Textuel, 2001

François Laruelle
L'ultime honneur des intellectuels
Textuel, 2003

Bernard Stiegler
Économie de l'immatériel et psychopouvoir
Entretiens avec Philippe Petit et Vincent Bontemps
Mille et une Nuits, 2008

Pierre Legendre
Vues éparées
Entretiens radiophoniques avec Philippe Petit
Mille et une Nuits, 2009

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : CORLET IMPRIMEUR À CONDÉ-SUR-NOIREAU
DÉPÔT LÉGAL : OCTOBRE 2012. N° 108638 ()
imprimé en France